Au terme de l'œuvre

Louis-René Berge, graveur buriniste

Claude Louis-Combet

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/estampe/542>

DOI : 10.4000/estampe.542

ISSN : 2680-4999

Éditeur

Comité national de l'estampe

Édition imprimée

Date de publication : 1 mars 2016

Pagination : 58-61

ISSN : 0029-4888

Référence électronique

Claude Louis-Combet, « Au terme de l'œuvre », *Nouvelles de l'estampe* [En ligne], 254 | 2016, mis en ligne le 15 octobre 2019, consulté le 07 décembre 2019. URL : <http://journals.openedition.org/estampe/542> ; DOI : 10.4000/estampe.542

La revue *Nouvelles de l'estampe* est mise à disposition selon les termes de la Creative Commons Attribution 4.0 International License.

AU TERME DE L'ŒUVRE LOUIS-RENÉ BERGE, GRAVEUR BURINISTE

Claude Louis-Combet

De l'œuvre soudain arrêtée par la mort, le rayonnement se poursuit, entretenu par la mémoire du cœur et ravivé d'exposition en exposition. Les gravures réalisées à partir de 1996, date du catalogue de l'œuvre gravé¹, jusqu'en 2012, imposent avec l'intensité décisive de ce qui est définitif l'image de l'exil de l'être dans un temps vide, dénué d'avenir, inapte au projet, et associé à un espace que mine la faille et que sature la solitude des humains et des choses. Tel est l'aboutissement. L'accomplissement – dans la fidélité parfaitement rigoureuse de l'artiste à la vision du monde qui l'occupait depuis son commencement et qui formait comme le tracé visible de son existence, au fond, sans cesse ramenée à elle-même, sans concession, sans regard pour les agitations superficielles de la vie, les illusions de l'identité et la séduction des sens. Chaque gravure est une construction de l'esprit engagé dans la quête d'une vérité amère et dépouillée, tel que serait le dernier mot à prononcer sur l'essence inexplicable et injustifiable de l'homme privé de transcendance et de finalité. L'application – l'obstination sans répit – à la plaque de cuivre et au burin a toute l'allure d'une méditation indissociablement manuelle et métaphysique. L'un des derniers – le dernier peut-être – titre donné à une carte de vœux (2012), se dit : *Vers l'année nouvelle*. Il désigne ainsi une passerelle ou son escabeau de marches serrées entre deux rampes, débouchant sur l'au-delà d'un espace vide, de l'autre côté d'un mur de séparation : construction inutile, superflue, aussi éloquente qu'un plongeur au-dessus des sables du désert. Voilà bien ce que Louis-René Berge s'efforçait de dire depuis qu'il avait choisi la gravure pour journal de bord et espace de réflexion : que toute attente est vaine, que toute destination est illusoire, que les symboles ne parlent que de ce qui n'est plus ou qui ne sera jamais. Profération discrète mais absolue et, que l'on sache, sans repentir – une indication de la vraie vie contre les diversions incessantes de la vie ordinaire avec ses rites, ses conventions et ses convenances, ses bienséances et, pour finir, ses décorations. Une pensée très ferme se poursuit, plus froide et plus désolée, dans sa radicalité, que mélancolique, une pensée qui serait insupportable sans la beauté qui la soutient : il n'est pas de lieu, il n'est pas de substance, les ombres sont la négation des êtres et des choses et, hors d'elles, il n'est rien. Le très patient travail de fond qui serre son réseau de lignes sèches et de sinuosités sévères nous rappelle, comme si l'on pouvait craindre de l'oublier, que le temps est implacable et l'horizon bouché, que, d'un être à l'autre, dans le silence, la distance est insurmontable et que, très probablement, la faille, si elle vient à s'ouvrir, n'est ni une échappatoire ni même

1. *Louis-René Berge, L'Œuvre gravé (1960-1964, 1975-1995)*, catalogue raisonné, Paris, chez l'auteur, 1996. Avec une préface de Claude Louis-Combet, « Regard de Claude Louis-Combet sur l'œuvre gravé de Louis-René Berge » (p. 1-7).

III. 1. Louis-René Berge, *Le Samouraï*, burin, 2012, 13,5 x 22 cm.

une incitation à la rêverie des lointains. Tout porte à croire que si elle débouche sur quelque chose, ce ne peut être que sur le pire. Une telle pensée, déchiffrable de gravure en gravure, tout au long de l'œuvre est, moralement, incorrecte. Et l'on comprend que l'artiste n'ait jamais cherché à l'amplifier par ses commentaires. S'il parlait de son travail, c'était par rapport au *faire* – méthode et procédés – rarement par rapport au sens. L'extrême solitude requise par la création n'appelait pas le partage et ses risques de dissolution. L'homme avait misé sur la concentration, sur l'effort et la persévération, et choisi, du coup, le retrait et le silence. Rien n'est moins bavard, comme image de soi dans le miroir de l'œuvre, que les

suites de gravures sur quelques thèmes limités et inépuisablement répétés. Rien n'est moins racoleur. Rien ne cherche moins à séduire. La conviction de l'idée et de son image se tient toujours au-dessous de la blessure, de l'angoisse et de la douleur, dans une lucidité sans emphase mais qui n'exclut pas quelque forme d'humour. Le sourire qui ouvrait la face de Louis-René Berge avait traversé les horreurs de l'existence et l'amertume de la vérité. Il n'était ni un penseur triste ni un artiste maudit. Il avait son territoire de désolation et ses champs de consolation. Et sa profonde humanité faisait

III. 2. Louis-René Berge, *Derrière la vitre*, burin, 2000, 13 x 18 cm.

EA III/X "Derrière la vitre" Louis-René BERGE

que la terreur enclose dans les formes de sa création prenait toute la qualité d'un viatique roboratif infusé par le regard à tous les autres égarés au fond d'eux-mêmes qui entraient dans la loi de son travail et reconnaissaient dans son tracé, pour l'essentiel, l'austérité, la rigueur et l'absurdité de la condition d'homme. Le sourire de Louis-René était bien, dès lors et pour toujours, celui du plus fraternel des artistes.

Le temps de ses dernières années fut d'un labeur créatif incessant. L'imaginaire ne faiblissait pas. La clairvoyante perception métaphysique de l'être et de son destin ne se relâchait pas, jamais soulagée, jamais édulcorée, jamais convertie à des pensées plus sereines. L'œuvre se poursuivait, s'enrichissait, cultivant son fonds de rigueur, sa lucidité, son austérité. Non seulement le burin ne s'émoussait pas mais il continuait d'appuyer là où la vérité fait mal. L'intransigeance de la vision s'exerçait, en outre, dans une activité très singulière de révision comme s'il s'agissait, pour l'homme qui entrait dans une nouvelle maturité d'âge, de remettre à plat son passé, de le revivre en le réévaluant, en le revisitant, en le remodelant. Il est intéressant d'observer le travail de résurrection

finale et de jugement dernier appliqué à des gravures qui, loin d'être mortes, s'offraient au vif de leur première conception. L'artiste s'en saisit, les attaque de nouveau, les entame, les touche au cœur et les fait accéder, toujours, à un sens plus strict et à une puissance plus convaincante. Repensée, renouvelée, la pièce s'assombrit, les formes qui la peuplent s'opposent plus énergiquement ou, dans leur isolement réciproque, s'enfoncent plus loin en elles-mêmes. Ainsi, loin d'être absous, loin d'être sauvés, les êtres allusifs, hôtes des gravures, n'ont obtenu du temps qu'une part plus resserrée et plus profonde de tragique. Dans la mise en scène intérieure qui les extrait du cuivre, les figures ont acquis une dimension de présence qui rend leur silence et leur solitude plus expressifs et comme plus universels, en sorte que le regard qui se portera sur elles ne sera plus simplement concerné : il sera englobé. Il faut regarder parallèlement l'état ancien de la gravure et son état nouveau, pour éprouver intimement ce qu'il en est de l'immersion dans l'œuvre et dans le temps.

Abondante et régulière par rapport au nombre d'années qu'il a pu lui consacrer, l'œuvre de Louis-René Berge impose au regard une qualité intrinsèque de rareté – dans la patience et la rigueur du trait, dans l'exigence et la fidélité de la démarche, dans la profondeur méditative de la vision et de la construction. C'est une œuvre qui nourrit l'esprit sans chercher à flatter le goût. Résolument hors des modes et des engouements, elle est tout bonnement, en vérité, irremplaçable.

III. 3. Louis-René Berge, *A pic*, burin, 2002, 25 x 44 cm.

9/10

"A pic"

Louis-René BERGE